

partage autour des objets artistiques, ne devrait pas être l'apanage de lieux particuliers. La finalité éducative n'est plus d'adapter les enfants au monde, mais de les aider à s'accorder au monde – « comme musicalement » –, à la recherche d'une harmonie. Ainsi pensée la lecture rend le monde habitable.

L'auteure appuie sa réflexion sur sa longue expérience des ateliers centrés sur la lecture et l'écriture de textes littéraires dans des espaces en crise. Au fil des pages, la réflexion prend une dimension universelle tant les exemples choisis pour étayer ou éclairer la pensée émanent d'univers géographiques, culturels ou sociaux différents. Les exemples d'Amérique latine (Brésil, Argentine, Mexique, Venezuela, Colombie, Pérou, Amazonie...) sont les plus nombreux. D'autres émanent d'Europe : Grèce, Italie, Espagne... Sans oublier la diversité de notre propre territoire (banlieues, zones rurales). L'Inde, l'Afrique et l'Australie sont aussi citées au détour de témoignages. L'auteure interroge également la lecture sur écran qu'elle n'oppose pas à la lecture sur papier. Une solide bibliographie est répartie au fil des pages et les sites des articles accessibles en ligne sont mentionnés.

Dans cet essai très stimulant, Michèle Petit exhorte à résister au formatage, au dictat de la rentabilité immédiate et du quantifiable de la lecture. Elle dédie son livre à un jeune adolescent anonyme grâce à qui elle découvrit la beauté d'un magnifique arc-en-ciel dans le ciel gris de Paris. L'espace d'un instant, il avait éprouvé le besoin de partager dans un sourire ce qui l'avait émerveillé !

Christa Delahaye

1. L'auteure déplore que l'attention des théoriciens de la réception porte davantage sur l'interprétation que sur l'imprégnation.



CHANDEIGNE, 2014

Mia Couto,
trad. du portugais (Mozambique)
par Elisabeth Montero Rodrigues
La Pluie ébahie

ISBN 978-2-36732-086-1

93 pages
14 €

**RÉCITS
D'ENFANCE**

LA PLUIE ÉBAHIE

La pluie refuse de tomber sur un petit village du Mozambique. On n'avait encore jamais vu cela, une pluie qui reste ainsi en suspens, une brume épaisse, à peine un « pluviotis » mince qui flotte indécis entre ciel et terre. Elle est maladroite et somnolente tout comme moi, se dit un petit garçon qui habite là, elle est « ébahie » : c'est ainsi que l'ont toujours qualifié ses parents qui le trouvent « lent pour agir, attardé pour penser ». Est-ce un sort jeté sur le village ? La pluie a-t-elle été démonsée ? Ou bien faut-il chercher la cause du côté de la nouvelle usine et de ses fumées qui empêchent les nuages de se former ? Dans le fleuve languit un maigre filet d'eau, la terre se craquèle et le maïs a jauni. Les anciens du village tiennent conseil, la tante s'en va prier à l'église tandis que le père s'en va parler au fleuve, toute la famille bat l'air avec des pelles et des balais, le grand-père catapulte des cailloux contre les cieux escamotant « trouver le paysage », « déchirer des entrebâillements de ciel dans ce voile d'eau » : rien n'y fait, la pluie demeure « accrochée à un cintre invisible, planant sans poids », oubliant sa destinée qui est de tomber.

La mère, une femme décidée qui a les pieds sur terre, prend sur elle d'aller parler au patron de l'usine où sont employés la plupart des villageois. Que se passe-t-il là-haut dans le bureau, pendant que l'attend son petit garçon venu l'accompagner ? Le temps passe grâce au jeu de billes : le fils du directeur fait connaissance avec lui, bravant l'interdiction parentale de « jouer avec les nègres et de toucher cette terre d'Afrique qui donne des maladies ». Les événements anciens vont-ils se reproduire, réactualisant la légende familiale selon laquelle l'arrière-arrière-grand-mère Ntowneni, qui était d'une grande beauté, s'était donnée jadis au seigneur du royaume voisin pour apporter l'eau au village ? Comme,

ayant pris la fuite, elle approchait de chez elle, une lance fendit l'espace pour se planter dans son dos, mais la calebasse qu'elle lâcha fit s'ouvrir une faille dans la terre, à l'origine du fleuve qui traverse aujourd'hui le village.

Le petit garçon, qui est le benjamin, vit parmi les siens, observant et respectant les excentricités de chacun sans broncher. Sa tante, restée vieille fille, attend toujours le prince charmant ; elle a rompu avec les vieilles croyances pour leur préférer « Notre Père, cristaux Ciel, saint et figé soit son nom ». Son père est revenu des mines de Johannesburg absent, vide, comme s'il y avait laissé son âme ; il ne fait que dormir et fumer « pour que sa poitrine ne soit pas dépaycée par le manque de poussière ». Et sa mère qui a vu partir tous ses fils se retient de cajoler son dernier-né pour ne point trop s'y attacher. C'est donc auprès du grand-père, qui se dessèche et maigrit tant qu'on l'attache à sa chaise de peur que le vent l'emporte, qu'il trouve tendresse et prévenance ; il boit ses paroles, goûte ses dictons et suit ses divagations. Lui assure-t-il qu'il a vu un poisson imiter le vol d'un oiseau ? Et l'enfant d'imaginer des bancs de poissons traverser les nuages, au point d'entendre le battement de leurs nageoires et « l'air siffler entre leurs écailles colorées ». Dit-il avoir vu compère Mauricio monter en bateau pour ramasser des fruits ? Et lui de regarder par la fenêtre pour contempler les bateaux arrimés aux plus hautes branches, et puis « l'eau se couchant dans le ciel : un bleu se métamorphosant en un autre bleu ». Si l'aïeul ne pêche plus que dans les airs, assis sur la terrasse, le mince fil et l'hameçon suspendus à quelques pouces du sol, son petit-fils se souvient encore des dimanches où ils allaient tous deux à la pêche, une de ces « activités sans aucune action » et pour cela jugée admirable, une « sage paresse » : « Sans parler, nous nous tenions paisiblement sur la berge tandis que nous regardions le fleuve et ses éternités. Pêcher est une

manière d'être poisson dans les eaux du temps. »

Quelque chose devait pourtant advenir qui romprait la léthargie, mettant fin à cette attente nauséuse où tous s'étaient englués, et ce fut le geste de la mère qui provoqua le dénouement, en éveillant la jalousie chez son époux résigné, le sortant de lui-même, lui faisant « retrousser toute son âme et prendre les devants sur le destin ». Les moteurs de l'usine se sont tus, les machines n'étant tout simplement plus alimentées par la force de l'eau, le tonnerre se met à gronder et le ciel se déchire « comme un papier sans valeur ». On entend alors le zinc des toits « rire aux éclats avec l'arrivée de la pluie », et le fleuve refait ses berges, « un fleuve fait uniquement pour exister, sans autre finalité que de ruisseler, sacréant notre village ». Un pont est désormais jeté entre la mère et son époux, entre le père et son fils, entre le fleuve et la pluie. Le grand-père peut partir « rejoindre l'estuaire » et le petit garçon sortir de son ébahissement.

Ce conte philosophique, récit d'enfance en même temps que fable écologique, est tout entier l'histoire d'une renaissance. Le circuit de l'eau semble aller de pair avec celui des affects, dans une conception de l'univers où tout est relié à tout et pris dans un mouvement perpétuel. On y parle d'étouffement, de souterrain intérieur, de nombrilisme, de sortie hors de soi et le récit peut se lire comme le compte-rendu allégorique d'une analyse psychanalytique. Beaucoup de choses sont dites, sans avoir l'air d'y toucher, sur la condition féminine, les relations entre les générations et celles entre Noirs et Blancs par cet auteur qui fit dire par l'un de ses personnages qu'on interrogeait sur sa race : « Ma race c'est celui que je suis. Toute personne est à elle seule une humanité. Chaque homme est une race. » (*Les Baleines de Quissico*, Albin Michel, 1996). Il émane du texte beaucoup de poésie et de drôlerie mêlées, dues à cette langue imagée, réinventée, ponctuée de néologismes et de métaphores

qui est la marque de fabrique de ce grand écrivain mozambicain et que la traductrice retranscrit à merveille. Rappelons que Mia Couto est né en 1955 à Beira, ses parents ayant émigré du Portugal avant sa naissance, qu'il a soutenu l'indépendance de son pays, fut journaliste avant de devenir biologiste et d'enseigner l'écologie. Il reçoit en 2013 le prix Camões, la plus haute distinction attribuée à un auteur de langue portugaise. Son roman *L'Accordeur de silences* (Métaillé, 2011) qui a pour thème la quête de soi, la mémoire et l'oubli, sur fond de guerre civile, est aussi raconté du point de vue d'un enfant.

Sachons nous aussi prêter l'oreille au bruit du fleuve qui déborde de la terre et vogue dans notre poitrine, car « le fleuve n'est jamais fixe, comme le cœur. Tous deux sont toujours sources naissantes, toujours naissant. Le miracle c'est le fleuve n'en finissant plus. Le miracle c'est le cœur débutant toujours dans la poitrine d'une autre vie. »

Françoise Le Bouar